
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 22/2 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.2.59425

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

du ministère de la Guerre et que celui de Funktionalisierung, employé rarement par l'auteur, serait plus indiqué en ce qui concerne l'ensemble des militaires.

Même si sur certains points cet ouvrage se borne à donner un nouvel éclairage à celui d'A. Latreille, son intérêt est évident. De plus nos connaissances s'enrichissent de bons chapitres sur l'organisation des bureaux, le rôle des inspecteurs généraux, le travail de l'Assemblée des inspecteurs généraux sous le ministère du Muy, du Comité du code militaire sous Ségur, du Conseil de la guerre sous Brienne. Les oppositions entre souci d'efficacité et d'uniformisation du ministère et pesanteurs conservatrices de nombreux officiers, ou entre noblesse de cour et noblesse de province écartant les roturiers (l'avancement à trois vitesses décelé par J. Chagniot), qui sous-tendent la période, sont l'occasion de très bonnes pages.

Certes cette thèse, peut-être trop ambitieuse, laisse encore des points dans l'ombre, mais prenant ses distances, tant avec les controverses politiques qu'avec les grandes projections philosophiques, elle constitue une étape très importante dans la voie de la connaissance et exprime un tournant dans la manière d'aborder cette tranche d'histoire. Claudie Opitz-Belakhall prend ainsi date parmi les historiens qui travaillent sur la fin de l'Ancien Régime dans de nouvelles perspectives.

André CORVISIER, Paris

Peter Johannes SCHNEEMANN, *Geschichte als Vorbild: die Modelle der französischen Historienmalerei 1747–1789*, Berlin (Akademie Verlag) 1994, 251 p., 59 ill. (coll. »Acta humaniora. Schriften zur Kunstwissenschaft und Philosophie«).

Issu d'une »dissertation« présentée en 1993 devant l'Université de Gießen, cet ouvrage est une synthèse originale sur la notion de »peinture d'histoire« dans l'idéologie de l'Académie royale de Peinture, depuis 1747 – nomination de Lenormand de Tournehem à la Direction des Bâtiments – jusqu'à la Révolution française. On connaît la hiérarchie des genres établie par l'Académie parisienne dès le règne de Louis XIII: la »peinture d'histoire« à sujet sacré ou profane, allant des deux Testaments à l'histoire nationale en passant par la mythologie gréco-latine – »la fable« –, l'histoire antique et la littérature épique – Homère, le Tasse, etc. –, dominait les autres genres à la fois par la dignité de son propos, le »costume« et le faire large qui présidait à sa réalisation. Le portrait, le »genre« – scènes animées de la vie quotidienne – et la représentation de la »vie silencieuse« – la nature morte – étaient considérés comme des pratiques artistiques mineures. L'apparition en 1717 d'un genre intermédiaire, la »fête galante«, créé pour la réception de Watteau à l'Académie ne modifia en rien les hiérarchies passées: Chardin fut toujours jugé comme un peintre inférieur à tel Lagrenée ou à tel Pierre ou Vien, dont aujourd'hui le talent n'est plus reconnu avec tant de faveur. La critique de Diderot, par exemple, ne va pas jusqu'à mettre en cause ces classements fondés uniquement sur le »sujet«. D'où l'intérêt d'un travail comme celui de P. J. Schneemann.

Il analyse les diverses fonctions de la peinture d'histoire, comme instrument pédagogique d'abord, comme discours lisible et comme mise en scène ensuite. En ce qui concerne la première fonction, il montre que la notion de cycle est liée à celle d'»histoire universelle« dans une idéalisation d'un passé cohérent par rapport à certaines valeurs morales et politiques comme la »vertu« des anciens temps; il analyse avec justesse les grandes entreprises de gravure – Sébastien Le Clerc, Jean Le Maire, Nicolas-Bernard Lépicié, Le Bas, etc. – qui furent chargées d'en diffuser plus largement la leçon. Cette leçon était d'ailleurs de moins en moins évidente, malgré l'enseignement académique des collèges, qui en perpétuait les grandes lignes. L'étude que fait l'auteur des comptes rendus de Salons témoigne que le public restait souvent interdit devant des »sujets« dont il ne pouvait décrypter l'origine et dont le sens lui était par là même obscur. D'où le succès des »fêtes galantes« au sujet transparent, sinon sans équivoque. Trop souvent répétés, les sujets les plus courants de la »fable« ou de l'histoire cédaient aussi la

place à des scènes moins illustres dont la »lisibilité« devenait incertaine pour le plus grand nombre et qui perdaient ainsi de leur efficacité pédagogique. En 1751, Desportes proposa même à l'Académie d'éclairer le sens des œuvres par des cartouches fixés »au bas de la bordure du tableau«.

La scène de la peinture d'histoire est essentiellement tragique et de plus en plus noire dans les derniers lustres de l'Ancien Régime. Comme au théâtre, la mode est au pathétique et à l'horreur. Le thème du Prix de Rome pour 1787 est, par exemple, »Nabuchodonosor fait tuer les enfants de Sédecias en présence de leur père«, sujet d'un romantisme déjà très marqué où la signification morale est, pour le moins, peu »lisible«. L'»exemplum virtutis« classique n'avait plus guère sa fonction de »catharsis«, fût-ce dans des tentatives comme la mode née du »Bélisaire« de Marmontel (1767) dont le modèle de héros positif avait de quoi satisfaire toutes les sensibilités; mais davantage qu'au théâtre même, où le crime, sauf exception rarissime et condamnée, ne peut être représenté que derrière le rideau, la scène de la peinture d'histoire offre un spectacle dont la délectation morbide ou la répulsion est le seul profit que puisse en tirer le »voyeur«. Certes l'auteur cite longuement les illustrations de Moreau le jeune pour le théâtre de Voltaire: il s'agissait alors d'effectuer grâce à la gravure une espèce de panthéonisation de la tragédie, genre très académique, dont l'auteur de »Mérope« était le trop parfait modèle. L'illustration est pour ainsi dire décalée par rapport au »sujet« dans une idéalisation du sublime où le crime est un simple élément décoratif dépourvu de pathétique moral. Si l'évolution du jeu tragique avec Le Kain ou Garrick propose une réforme de l'expression des passions, il est certain que Le Brun, un siècle plus tôt, avait déjà largement indiqué la voie dans ses indications dessinées aux artistes pour rendre les »caractères des passions«. Ce que l'encyclopédiste Marmontel appelle »le jeu muet dans les silences de l'action« (»Déclamation théâtrale«, *Éléments de littérature*) est assez naturellement pratiqué au théâtre et fournit, si l'on peut dire, la matière du peintre. L'intérêt de la réflexion de P.J. Schneeman est de bien mettre en résonance dans une esthétique cohérente une mise en scène identique des passions. »Le spectateur est au théâtre comme devant une toile« (Diderot, »De la poésie dramatique«). Vestige discutable peut-être d'une ancienne hiérarchie des formes qui donne au discours articulé une supériorité sur la peinture ... ou sur la musique, cette réduction, qui ne tient pas compte de la spécificité des arts, n'en est pas moins une tentative louable de donner à l'écriture picturale une dignité dont elle semblait jusqu'alors dépourvue.

François MOUREAU, Paris

Chroniques allemandes, Republicanismes, Grenoble (CERAAC) 1993, 225 p. (Revue du CERAAC no. 2 – 1993).

Die interdisziplinäre Perspektive des ersten Bandes der Revue du CERAAC (Centre d'études et de recherches allemandes et autrichiennes contemporaines), »Roman et Histoire« betitelt, ist auch für die Konzeption des hier zu besprechenden zweiten Bandes wesentlich. Die im Schnittpunkt von Geschichte – Politik – Philosophie – Literatur angesiedelten Beiträge untersuchen Republikanismus-Konzepte von der Frühaufklärung bis zum Vormärz in Mittel- und Westeuropa. Deutsch-französische Wechselbeziehungen stehen dabei im Mittelpunkt. Erinnert werden soll mit diesem Band – so Lucien Calvié im Vorwort – an die Gründung der französischen Republik vor 200 Jahren (September 1792).

Den thematischen Schwerpunkt des Bandes bilden Untersuchungen zum Republikanismus-Diskurs im 18. Jahrhundert. Kaum ein Bereich des gesellschaftlich-kulturellen Lebens bleibt von dem sich im Kontext der Aufklärung entfaltenden Politisierungsprozeß ausgespart. Das wird durch das breite Spektrum der Beiträge eindrucksvoll belegt.

Die Analyse der literarhistorischen Dimension des Themas fördert interessante Ergebnisse zutage. In den 30er und 40er Jahren hat in Deutschland eine Gattung Konjunktur, die die neue